



La *Montagne magique* [*Der Zauberberg*] de Thomas Mann, prix Nobel de littérature : un livre-brique qui ne peut être lu que quand les hasards de la vie rendent le moment propice. On l'ouvre et on le referme plusieurs fois, sans le lire, craignant que ce ne soit ennuyeux. Puis, quand on commence à le lire, on ne peut plus s'arrêter, et, après la lecture, ce livre devient une partie de nous. Vidéo [en allemand] : <http://j.mp/-mmm1> (1e partie), <http://j.mp/-mmm2> (2e partie). Radio : en anglais <http://bit.ly/-dzb>

Le franc-maçon, Settembrini, et le juif converti devenu jésuite, Naphta, se disputent l'esprit du jeune ingénieur Hans Castorp, dans un sanatorium suisse, véritable microcosme, parmi des gens «normaux» tentant de respecter les convenances, alors qu'ils sont tiraillés par la peur. Claudia Chauchat, issue de cette patrie pleine d'âme «aux sublimes fêtes chrétiennes», la Russie, tranchera dans ce contexte où l'on feint de ne pas remarquer une place vide à la salle à manger. Après des joutes oratoires sur le progrès, la science, le bien, le mal, l'art et la beauté surprenante du monde, le duel Settembrini-Naphta symbolise le heurt de deux conceptions du monde. Vie, passion, culture, science, religion, superstition, amour et mort à Davos, à la veille de la Grande Guerre.

Thomas Mann est l'auteur, notamment, de *Mort à Venise* [mis en scène au cinéma par Luchino Visconti sur une musique de Gustav Malher avec Dirk Bogarde : *Morte A Venezia*] <http://bit.ly/-mvn> des *Confessions du chevalier d'industrie Félix Krull* et des *Histoires de Jacob*. Son frère, Heinrich Mann, a écrit le livre *L'Ange bleu* [*Der Blaue Engel*] dont le film de Josef von Sternberg mettant en scène Marlène Dietrich fut tiré <http://bit.ly/-dbg>

Thomas Mann dans le Petit Panthéon du web du site Philosophie, éducation culture <http://j.mp/-tmp>

Citations : <http://j.mp/-ctn>

Pi : «Il traçait des cercles et calculait partout où il se trouvait, il couvrait des quantités incroyables de papier, de figures, de lettres, de chiffres, de symboles algébriques, et sa figure bronzée, la figure d'un homme en apparence tout à fait bien portant, avait l'expression absente et butée du maniaque. Sa conversation concernait exclusivement, et avec une effrayante monotonie, le seul nombre proportionnel pi, cette fraction désespérante que le génie inférieur d'un calculateur nommé Zacharias Dase avait un jour calculée jusqu'à la deux centième décimale, et cela par simple luxe, parce que deux mille décimales n'auraient pas davantage épuisé les chances d'obtenir une précision irréalisable. Tout le monde fuyait le penseur tourmenté, car tous ceux qu'il réussissait à empoigner devaient subir le flux de paroles passionnées destinées à les rendre sensibles à la honte et à la souillure que constituait pour l'esprit humain l'irrationalité irrémédiable de cette proportion mystique. L'inutilité des multiplications éternelles du diamètre par pi pour déterminer la périmétrie du carré au-dessus du rayon, pour déterminer l'aire de la surface de ce cercle, faisait passer le procureur par des accès de doute. Il se demandait si, depuis le temps d'Archimède, l'humanité n'avait pas inutilement compliqué la solution du problème, et si cette solution n'était pas en réalité d'une simplicité puérile. Comment? Ne pouvait-on pas redresser la ligne circulaire? On ne pouvait donc pas changer chaque ligne droite en un cercle? Parfois Paravant croyait être tout près d'une révélation. On le voyait souvent, le soir sur le tard, assis à sa table, dans la salle à manger vide et mal éclairée. Il disposait soigneusement un morceau de fil en forme de cercle, puis, par surprise, l'étirait brusquement en une ligne droite; ensuite, accoudé, il se perdait en une songerie amère. Le conseiller l'encourageait parfois dans sa marotte mélancolique, et l'y entretenait systématiquement. Le malheureux s'adressa aussi à Hans Castorp, une première fois, puis à nouveau, parce qu'il avait rencontré chez celui-ci une sympathie amicale pour le mystère du cercle. Il démontrait au jeune homme l'impasse pi, au moyen d'un dessin très précis sur lequel il avait, au prix d'un effort inouï, enfermé un cercle entre un polygone extérieur et un polygone intérieur, aux côtés minuscules et innombrables, avec le maximum d'approximation auquel l'homme pouvait atteindre. Mais le reste, la courbe qui échappait d'une manière éthérée et spirituelle à la rationalisation et au calcul, cela, disait le procureur, la mâchoire inférieure tremblante, cela, c'était pi. Hans Castorp, malgré toute son affabilité, montrait moins d'intérêt pour pi que pour son interlocuteur. Il dit que c'était une duperie, conseilla à M. Paravant de ne pas

se surexciter trop sérieusement à cette poursuite, et il lui parla des points d'inflexion sans étendue dont se composait le cercle, depuis son commencement qui n'existait pas jusqu'à la fin qui n'existait pas davantage, ainsi que de la mélancolie présomptueuse de l'éternité...». Thomas Mann, *La Montagne magique*, Librairie Arthème Fayard, Paris, 1961, pp 681-682.

« C'était un baiser russe, de l'espèce de ceux que l'on échange dans ce vaste pays plein d'âme, aux sublimes fêtes chrétiennes, comme une consécration de l'amour. Mais comme c'était un jeune homme notoirement "malin" et une jeune femme ravissante, au pas glissant, qui l'échangeaient, cela nous fait penser malgré nous à la manière si adroite, mais un tantinet équivoque, dont le docteur Krokovski parlait de l'amour, dans un esprit légèrement vacillant, de sorte que personne n'avait jamais su avec certitude si c'était un sentiment pieux ou quelque chose de charnel et de passionné. L'imitons-nous, ou Hans Castorp et Claudia Chauchat l'imitaient-ils dans leur baiser russe? Mais que dirait le lecteur si nous nous refusions tout bonnement à aller au fond de cette question? À notre avis, il serait sans doute de bonne analyse, mais, pour reprendre l'expression de Hans Castorp, "très maladroit" (et ce serait vraiment témoigner peu de sympathie pour la vie), si on voulait distinguer nettement entre la piété et la passion. Que signifie ici "nettement"? Que veut dire "incertitude" et "équivoque"? Nous ne cacherons pas que nous nous moquons franchement de ces distinctions. N'est-ce pas bon et grand que la langue ne possède qu'un mot pour tout ce que l'on peut comprendre sous ce mot, depuis le sentiment le plus pieux jusqu'au désir de la chair? Cette équivoque est donc parfaitement "univoque", car l'amour le plus pieux ne peut être immatériel, ni ne peut manquer de piété. Sous son aspect le plus charnel, il reste toujours lui-même, qu'il soit joie de vivre ou passion suprême, il est la sympathie pour l'organique, l'étreinte touchante et voluptueuse de ce qui est voué à la décomposition. Il y a de la charité jusque dans la passion la plus admirable ou la plus effrayante. Un sens vacillant? Eh bien, qu'on laisse donc vaciller le sens du mot "amour". Ce vacillement, c'est la vie et l'humanité, et ce serait faire preuve d'un manque assez désespérant de malice que de s'en inquiéter. » Thomas Mann, in *La Montagne magique*, Librairie Arthème-Fayard, 1961, traduit de l'allemand par Maurice Betz.

L'être, la vie et l'humanité : « Dormez bien! Rêvez de l'être et de la vie! Rêvez du tumulte des galaxies qui, dès l'instant où elles sont, subissent leur existence dans la joie et le tourment. Rêvez du bras d'un beau galbe à ossature primitive, et de la fleur des champs qui sait grâce à l'éther solaire extraire l'inanimé et, en le transformant, se l'incorporer! Et n'oubliez pas de rêver des pierres, du caillou moussu qui gît dans le torrent depuis des millénaires, lavé, rafraîchi sous le déferlement de l'écume et des eaux! Considérez avec sympathie son existence, vous, l'être le plus conscient devant le plus profondément inconscient [...]! » Conseils du professeur Kuckuck, dans *Les confessions du chevalier d'industrie Félix Krull*, de Thomas Mann.